



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 195, 2009 – 3,
Claudel et le Brésil, p. 57-65

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15255-2.p.0069](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15255-2.p.0069)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2009. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

***Claudiel politique*, textes réunis et présentés par Pascal Lécroart, Lons-le-Saulnier, Aréopage, 2009.**

Concluant, en 1997, le dialogue avec Auguste Anglès qui servit d'ouverture au numéro de *L'Herne* qu'il avait dirigé, Pierre Brunel rappelait que « la vie intellectuelle [de Claudel] n'a guère été prospectée. Sa curiosité s'attaquait à tout ce qui lui tombait sous la dent : religions, littératures, sciences, économie, politique... ». « Politique » : est-ce la balle ainsi lancée qui fut reprise au bond, quelques années plus tard, par l'université de Franche-Comté, haut lieu des études claudéliennes dans l'université française, lors du colloque international des 12, 13 et 14 juin 2003 ? Ce sont les contributions prononcées lors de ce colloque qui, réunies et présentées par Pascal Lécroart, nous arrivent aujourd'hui sous forme d'un livre agrémenté d'une synthèse en forme de préface due au talent de Jacques Julliard, qui a repris *in extenso* ce texte dans son récent *L'Argent, Dieu et le Diable* (Flammarion, 2008), ouvrage dont le sous-titre, *Péguy, Bernanos, Claudel face au monde moderne* dit mieux l'ambition.

Indubitablement, comme suffit à le démontrer un rapide passage en revue de la bibliographie, ce *Claudiel politique* vient combler une lacune. Car l'importante livraison, presque cinquantenaire (1962) des *Cahiers Paul Claudel* consacrée à « Paul Claudel diplomate » n'est plus disponible chez l'éditeur, et le doyen Renouvin (au demeurant auteur dans ce dernier ouvrage d'une contribution, qui en remonterait à plus d'un, sur les « horizons diplomatiques » de Claudel) a pêché par optimisme en prophétisant qu'une fois écoulé un délai raisonnable le Quai d'Orsay ne pourrait pas ne pas publier les rapports adressés par le consul puis l'ambassadeur Claudel au ministère. On doit donc recourir, en l'absence d'accès aisé à ces trésors dormants, aux travaux d'édition de sources entamés par Lucile Garbagnati en 1974, travaux dont la publication n'a été que partielle, qu'il s'agisse des dépêches et rapports envoyés de Washington, dont les éditions l'Âge d'Homme n'ont publié que la première partie¹, ou de quelques textes issus de la période japonaise. Sur le sujet lui-même, le rapport de Claudel à la politique, la monographie qui continue à faire référence reste la thèse soutenue à l'université d'Oxford en 1981 par Christopher Flood, *Pensée politique et imagination historique dans*

1. Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons la réédition par les éditions Métailié dans une édition de poche, du recueil qu'elles avaient publié en 1993, Paul Claudel, *La Crise. Correspondance diplomatique Amérique 1927-1932*.

l'œuvre de Paul Claudel. Même s'il ne fut publié en français qu'en 1991, ce livre est fondé sur l'historiographie disponible durant les années 1970, historiographie inévitablement datée, tout spécialement en ce qui concerne la France de Vichy, la Révolution nationale et la persécution contre les Juifs.

Pour autant, et même en se limitant aux écrits publiés, la matière ne manque pas. Il n'est que de lire la table des matières de l'édition des *Œuvres en prose* de la Pléiade pour constater que, sous le titre emprunté à Claudel de « contacts et circonstances », ont été réunis des textes dont nombre sont de nature à aider à cerner le Claudel politique. Dans la même collection, les deux tomes du *Journal*, quelques pages (pas n'importe lesquelles) de *l'Œuvre poétique* et des pans considérables du théâtre (les *Tête d'Or*, la trilogie des Coûfontaine et bien entendu *Le Soulier de Satin*) et par ailleurs les nombreuses correspondances éditées ont été mobilisés au cours du colloque et ont donc servi de matériau central à l'ouvrage – au demeurant remarquablement présenté et édité, cela méritait d'être dit – qui en reprend les contributions.

Dans le texte qui ouvre *Claudel politique*, le directeur de l'ouvrage souligne qu'il s'est agi ici de « quitter la vision étroite des 'engagements' claudéliens connus, pour situer l'homme et son œuvre dans une perspective 'politique' au sens large ». Certes – mais sous réserve de donner à ce « sens large » quelques bornes, qui ne se lisent pas ici de manière toujours claire. En conséquence – ce sera notre seule réserve sur ce remarquable ensemble, réserve au demeurant empreinte d'une réelle empathie tant nous connaissons la difficulté qu'il y a à organiser un colloque – l'ouvrage donne parfois un sentiment d'hétérogénéité et de flou, sentiment qu'en vérité bien peu d'actes de colloques évitent.

On ne saurait refaire le programme du colloque, prétention qui serait au demeurant singulière venant de qui n'a jusqu'à aujourd'hui jamais écrit une ligne sur Claudel. Dus pour nombre d'entre eux à des claudéliens de métier, les textes qui composent l'ouvrage ont tous leur raison d'être et chacun d'entre eux a sa manière d'être que le lecteur appréciera en fonction de ses goûts, de son style ou encore, comme on dit chez certains, de son habitus professionnel ; bref de la manière dont il lit, il écrit, il élabore. On ne trouvera donc pas ici de palmarès ni même, à la manière des *Notes de chevet* de Sei Shonagon chères à Claudel, de « liste de choses plaisantes » ou « liste de choses qui ne sont pas pleinement satisfaisantes ». La table des matières figurant à la suite de la présente recension permettra à ceux des lecteurs du *BSPC* qui n'auraient pas déjà lu le livre de s'y repérer. Disons seulement qu'à nos yeux, des trois parties qui forment l'ouvrage – « Claudel, penseur et acteur de la cité », « Théâtre et politique », « Le diplomate » – la première m'a paru être la plus synthétique et la plus neuve, là où la deuxième par son thème et la

troisième, à quelques exceptions près, par sa forme, développent peu d'approches véritablement inédites.

Sur le fond, un fil rouge parcourt l'ensemble, qui se repère dès les premières phrases du texte de Dominique Millet-Gérard ouvrant le volume : « Aussi ne s'étonnera-t-on pas, en matière de politique, de voir [C Claudel] rapporter la cité des hommes à la Cité de Dieu, exprimer des positions paradoxales ou même contradictoires : c'est sa dévotion profonde au Christ-Roi qui lui inspire un idéal monarchiste ; ce dernier se heurte néanmoins, *hic et nunc*, au bon sens et à l'exigence de réalité concrète qui, au rebours de toutes les idéologies, dictent l'action claudélienne. » De cette tension naît la capacité de Claudel, historien de l'Europe de son temps, à saluer le réalisme constructif de Bismarck tout en réservant le peu d'admiration qu'il porte au personnel politique de la Troisième République à Herriot et surtout à Briand, pourtant principal artisan de la mise en œuvre de la loi de séparation des Églises et de l'État : admirations – sans même prendre en compte l'amitié, absolue, pour Philippe Berthelot – peu compatibles, on en conviendra, avec l'épithète de « réactionnaire » si souvent accolé au nom de Paul Claudel. Mais en contrepoint, il est tout aussi superficiel de tenter de retourner le gant, dans la mesure où « c'est encore ce Christ-Roi qui se dresse en travers de l'image, qui pourrait aujourd'hui se banaliser, d'un Claudel 'en avance sur son temps', prophète de l'Europe actuelle, voire de la 'mondialisation' ».

L'historien ne peut que souscrire à cette vigoureuse piqure de rappel contre les tendances actuelles à la décontextualisation, qu'elles naissent de l'ignorance, de la paresse intellectuelle ou du pharisaïsme. Il n'en est que plus à l'aise pour proposer également de jeter une bonne fois aux orties les vraies et les fausses pudeurs quant à l'attitude de Claudel durant la Seconde Guerre mondiale. On peut, en s'appuyant sur une chronologisation serrée, traiter en historien et non en donneur de leçons la relation de Claudel à Pétain et à de Gaulle, à l'antisémitisme d'État puis à l'antisémitisme meurtrier, à la situation internationale surtout qu'était capable de déchiffrer un homme qui connaissait intimement les affaires du monde.

Il reste donc place, c'est normal et c'est heureux, à une réflexion continuée sur le sujet qui nous occupe ici, en s'appuyant par exemple sur une note de Merleau-Ponty qui, dans l'article qu'il publia dans *L'Express* au lendemain de la mort du poète, souligna le paradoxe de « cet ambassadeur [qui] n'a jamais mis en scène de monarques ou de grands personnages qui ne soient imperceptiblement dérisoires ». Partir de cette remarque permettrait de réinterroger le rapport de Paul Claudel au pouvoir, question essentielle pour comprendre le Claudel politique. Le thème se diffracte à l'envi : rapport à l'autorité, rapport à la Patrie, rapport à l'État et à la forme politique qu'il prit durant l'essentiel de la

période, la République, rapport aux institutions aussi – qu’il s’agisse du Quai d’Orsay, de l’Académie française ou encore de l’Église catholique.

En attendant ce *Claudiel et le pouvoir*, il est frappant de constater l’importance que l’ambassadeur-poète attachait à la question, elle aussi éminemment politique, du rapport au passé. Son œuvre tout entière le montre, dont on extraira, en guise de conclusion, une de ses dernières invocations à la jeunesse, dans sa brève lettre de septembre 1951 aux élèves du professeur japonais Miyajima : « Deux choses sont nécessaires aux jeunes gens : l’intelligence du passé et la passion de l’avenir. Il ne suffit pas de connaître le passé, il faut le comprendre, et pour comprendre il est nécessaire de comparer. L’avenir n’est intéressant que si l’on se rend compte qu’il a un *sens* : que nous sommes engagés dans une histoire dont l’auteur sait ce qu’il veut et qui a besoin de notre collaboration. Cet auteur qui désire le rassemblement de l’Humanité entière dans un unique amour est Celui qui a dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles. »

Marc Olivier BARUCH

Table des matières

I. Claudel, penseur et acteur de la cité

Dominique Millet-Gérard : « Claudel et le rêve monarchiste »

Claude-Pierre Perez : « De la milice pour l’Église. Littérature, religion, politique (1890-1913) »

Marie-Joséphine Whitaker : *Le Journal* de Paul Claudel : pensée politique ou recherche d’une Sagesse ? »

Didier Alexandre : « Exégèse de l’événement »

Catherine Mayaux : « Claudel poète de la guerre »

Michel Brethenoux : « Claudel patriote militant (1914-1940) ou Claudel sous le signe du Sang »

Jean Yves Guérin : « De Gaulle, l’Europe et le totalitarisme dans la réflexion politique de Claudel »

Michel Lioure : « Figures politiques chez Paul Claudel »

Sever Martinot-Lagarde : « Bouffonnerie claudélienne et satire politique »

Robert Damien : « Le concept de ville selon Claudel : une matrice politique »

II. Théâtre et politique

André Blanc : « Justice et violence dans le théâtre de Paul Claudel »

Michel Autrand : « La royauté et sa mise en spectacle dans le premier théâtre de Claudel (*Tête d'Or* et *La Ville*) »

Jacques Houriez : « La tentation anarchiste dans les premières pièces de Claudel »

Frédérique Toudoire-Surlapierre : « *La Ville*, la scène et le politique »

Michel Fartzoff : « Le choix politique d'une traduction ? *l'Orestie* »

Pascal Lécroart : « La réception de *Jeanne d'Arc au bûcher* de 1940 à 1945 »

Hélène de Saint Aubert : « Un hommage de Claudel à Israël »

Yéhouda Moraly : « Paul Claudel et les juifs »

Timothée Picard : « Claudel et le *Gesamtkunstwerk* comme projet politique »

III. Le diplomate

Thérèse Mourlevat : « Paul Claudel et "l'épicerie, le plus beau des métiers" »

Stéphane Baquey : « La représentation de l'espace chinois dans *Connaissance de l'Est* : Claudel démocrate ? »

Yvan Daniel : « Paul Claudel aux funérailles de Tseu-Hi »

Holger Christian Holst : « Face à la catastrophe : un nouveau regard sur quelques aspects biographiques de Paul Claudel avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale »

Carole Reynaud Paligot : « Claudel au Brésil »

Christelle Brun : « Claudel, Commissaire international pour la frontière germano-danoise du Schleswig-Holstein »

Shinobu Chujo : « Le rêve de Claudel au Japon »

Nina Hellerstein : « Claudel et la politique américaine »

Renaud Meltz : « Paul Claudel et Alexis Leger : comment peut-on être à la fois ambassadeur de France et poète ? »

Jean El Mouhoub Amrouche, *Journal 1928-1962*, édité par Tassadit Yacine Titouh, éd. Non Lieu, 2009.

Avec Robert Mallet (Paul Léautaud) et Georges Charbonnier (Bor-gès, Lévi-Strauss ou Olivier Messiaen), Jean Amrouche (1906-1962) a été une des grandes figures de l'entretien culturel francophone au XX^e siècle. Les claudéliens (mais aussi les lecteurs de Gide et de Mauriac) connaissent la dette qu'ils ont à son égard : c'est en effet des entretiens qu'il eut avec Claudel et diffusés entre mai et juillet 1951, octobre 1951 et février 1952, entretiens commandés par Henry Barraud alors à la tête de la chaîne nationale, que sont sortis ces *Mémoires improvisés*, véritable autobiographie parlée du poète et dramaturge.

D'où l'intérêt évident de ce *Journal 1928-1962* de Jean Amrouche que vient de publier, aux éditions Non Lieu, Yacine Titouh (EHESS), ouvrage comportant d'intéressantes notations et évocations du poète-ambassadeur.

Né le 7 février 1906 à Ighil-Ali, village de la vallée de la Soummam (Algérie), Jean Amrouche appartient à une famille de kabyles chrétiens francophones. Sa famille quittant l'Algérie pour la Tunisie en 1910, Amrouche y passe toute sa jeunesse, jeunesse d'élève puis d'étudiant brillants qui le voit intégrer, dans les années 20, l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il est ensuite professeur à Sousse, Bône et Tunis, collaborant à la revue *Les Cahiers de barbarie* par des poèmes et des études littéraires. Partisan de la France Libre, il est producteur à la Radiodiffusion française d'Alger à partir de 1944 puis rédacteur en chef de la revue *L'Arche* à Paris, à partir de 1945, revue parrainée par André Gide à qui le lie une grande admiration et amitié. Homme de radio, il se distingue avant tout par une série d'entretiens littéraires avec Gide, Claudel, Giono, Jouhandeau, Mauriac et par la production de l'émission *Des idées et des hommes*. Nommé rédacteur en chef du journal parlé en 1958, il est radié de son poste en 1959 pour raisons politiques : solidarité avec le FLN et volonté de discussion avec les indépendantistes algériens. Restauré à ce poste en 1962, il meurt l'année même de l'indépendance de sa terre d'origine.

Le *Journal* de Jean Amrouche aujourd'hui publié est un précieux apport sur nombre de questions : parcours difficile d'un intellectuel vivant sous l'invocation d'une double culture, vie au Maghreb durant l'Occupation et recomposition du paysage intellectuel français après la Libération.

Amrouche a été l'homme de deux admirations : Gide et Claudel. Si le premier l'emporte en termes de liens humains : très nombreux échanges épistolaires, dialogues, rencontres (notamment autour d'une table d'échecs) et collaborations (revue *l'Arche*), le second finit par triompher grâce à la nutrition intérieure et l'amplitude de son inspiration. La pre-

mière mention de Claudel dans le *Journal* d'Amrouche est de 1908, pour une notation où Claudel (avec Baudelaire) font pièce à un Flaubert taclé pour « *la faible hauteur de son vol* ». Bien des années plus tard, janvier 1931, c'est à Valéry de faire mince figure face à Claudel, « *voix de la nature, une montagne si savante et pensante qui chante. Faire chanter la terre crue, avec une voix sourde peut-être qui traîne de lourdes mélancolies comme le sang d'un homme qui désire délivrer le chant de la Terre : tout est là.* ». Mais le claudélisme d'Amrouche n'est pas une fidélité stable : on le voit en effet « passer » à Rilke en 1935 ; Claudel et Valéry lui devenant « *étrangers* ». Les lendemains de l'Occupation voient s'opposer dans la réalité parisienne les deux pôles intérieurs d'Amrouche, tension qu'il vit depuis le camp gidien : à propos de Gide : « *Claudel le gêne, comme un obstacle énorme. Lui-même est une gêne pour Claudel. Moi, je vois bien par où ils se confondent* ». Par ailleurs, l'assistance, en 1946, à une représentation du *Père humilié*, laisse Amrouche atterré : « *boursouflure de la fin, mauvais goût sans grandeur* », mais il ajoute : « *comme je regrette de ne pas avoir vu le Soulier de satin* ».

Le succès des entretiens radio avec Gide entraîne l'idée de poursuivre l'entreprise, avec Claudel cette fois. Le poète accepte fin 1949, acceptation qui laisse Jean Amrouche extrêmement ému : « *Durant vingt ans et plus j'ai vécu dans la ferveur sacrée devant Claudel et Gide. Et voici que je les ai approchés, et mon nom, ma voix se trouveront associés aux leurs, étroitement tressés dans le dialogue avec les leurs, pour l'éternité.* » Les entretiens ayant débuté en janvier 1950, cela nous vaut une vision analytique de la voix de Claudel : « *sa voix est plus significative que je ne m'y attendais. Forte et grave ; son élocution est tout en consonnes. Il ignore le chant des voyelles – et, à cause de son râtelier il trébuche sur les syllabes.* » Ce parcours radiophonique est également, certes, l'occasion pour Amrouche d'une relecture de Claudel, relecture qui voit, finalement, l'auteur de *Connaissance de l'Est* l'emporter : « *...rien ne peut lui être comparé. Combien Gide paraît parcimonieux et pauvre. Un ruisseau et l'Amazone, une mince et fumeuse flamme de lumignon, et l'incendie d'une forêt.* » Le poète amazonien touchant l'embouchure de l'éternité le 22 février 1955, Jean Amrouche se rend, dès le lendemain, auprès de sa dépouille et nous en offre une vision précise : « *La tête puissante et d'une pâleur jaunâtre domine le corps de sa masse. L'arc du front, le nez, tel un soc. Les joues un peu enflées et inégales. La bouche close. L'ensemble n'évoque pas la paix et la détente, mais le secret, la hargne inapaisée et la retraite d'un enfant boudeur... Toute la grandeur est réfugiée dans le masque, le reste évoque la mesquinerie bourgeoise : le côté Mésa. Mais Rodrigue et Simon Agnel resplendissent en dépit de tout... Arbre, grand arbre fraternel* ».

François ANGELIER

Marie-Christine Giordano, Edwige Feuillère et Alain Feydeau, un demi-siècle de fidélité, Paris, Éditions Abbate-Piolé, 2009, 357 p.

« *Chère Inconnue...* », on connaît la célèbre lettre adressée par Claudel, au lendemain de la première de la création de *Partage de Midi*, à l'interprète d'Ysé. À cette époque, inconnue, Edwige Feuillère ne l'était guère comme on peut s'en convaincre en lisant le livre de Marie-Christine Giordano consacré à la grande comédienne. Elle venait d'avoir 41 ans et menait de front une brillante carrière d'actrice de cinéma et de comédienne au théâtre. Elle avait fait du chemin, la petite Caroline-Edwige Cunati, née à Vesoul, depuis son entrée au Conservatoire d'art dramatique de Paris dans la classe de Georges Le Roy, le grand maître de la diction racinienne. Après un premier prix, elle entra à la Comédie-Française, pour seulement trois courtes années, le temps d'être remarquée par la critique dans le rôle de Suzanne dans *Le Mariage de Figaro*. Elle démissionna en 1931, pour se consacrer surtout au cinéma. Ce départ prématuré de la Comédie-Française explique en partie le fait qu'on ne la vit que rarement dans les grands rôles du répertoire classique, à l'exception d'une Phèdre en 1957 et 1962 et d'une Cléopâtre (dans *Rodogune* de Corneille mis en scène par Bourseiller) en 1960. Mais elle tourna avec les plus grands réalisateurs de l'époque : Allégret, Duvivier, Gance, Baroncelli, Ophuls, Tourneur, L'Herbier, Delannoy, Cocteau... Dès 1935, elle accéda à la notoriété internationale dans le rôle titre de *Lucrèce Borgia* de Gance. Puis elle fut, en 1941, Antoinette de Langeais aux côtés de Pierre Richard Wilms dans *La Duchesse de Langeais* de Baroncelli et Nastasia (aux côtés de Gérard Philipe) dans *L'Idiot* de George Lampin en 1945. Quelques mois avant la première de *Partage de Midi*, le public courait la voir en compagnie de Jean Marais dans *L'Aigle à deux têtes* de Cocteau, une adaptation de la pièce créée deux ans plus tôt. Après son départ de la Comédie-Française, elle joua surtout dans un répertoire de boulevard, de Bourdet à Becque. Elle obtint ses plus grands succès dans *La Dame aux camélias*, *Sodome et Gomorrhe* de Jean Giraudoux et enfin *L'Aigle à deux têtes* de Cocteau déjà cité.

C'est en 1945, sur le tournage de *La Part de l'ombre* de Jean Delannoy qu'elle fit la connaissance de Jean-Louis Barrault. Le 16 décembre 1948, au Théâtre Marigny eut lieu la première de *Partage de Midi* dans les décors de Félix Labisse, les costumes de Christian Bérard, la mise en scène de Jean-Louis Barrault. Brasseur, Barrault, Dacqmine entouraient celle qui allait être Ysé pendant près de vingt ans. Dès mai 1949, première tournée en Belgique à Mons et Bruxelles. Reprise à Marigny en octobre 1951. Il est amusant de constater que pendant les premières années Edwige Feuillère va jouer quasiment en alternance *Partage de Midi* et *La Dame aux camélias*, au point que les spectateurs vont finir par associer les deux œuvres, comme l'atteste cette critique de Georges

Duhamel dans le *Figaro* du 24 octobre 1952 : « En écoutant Marguerite-la-malade je ne pouvais pas ne pas penser à cette Ysé du *Partage de Midi* dont Mme Edwige Feuillère nous a présenté une si parfaite, vivante, et harmonieuse figure. » En décembre 1961, au Théâtre de l'Odéon, Jean Desailly sera De Ciz. En février et septembre 1966, Jean Servais remplacera Brasseur dans le rôle d'Amalric. En février, mars, et avril 1967, dernière tournée Karsenty-Herbert en France avec Jean Négroni, Jean Martinelli, Claude d'Yd. L'auteur de ces lignes se souvient les avoir vus au Théâtre des Célestins à Lyon. C'est à Londres au Théâtre Aldwych en avril 1968, qu'Edwige Feuillère jouera pour la dernière fois Ysé.

Enfin la précieuse filmographie établie par Marie-Christine Giordano nous réserve une surprise. On y trouve en effet un *Échange*, réalisé pour la télévision en 1968 par Jean-Paul Carrère, avec Edwige Feuillère (Lechy Elbernon), Pascale de Boysson (Marthe), Laurent Terzieff (Louis Laine), Jean Topart (Thomas Pollock Nageoire).

René SAINTE-MARIE PERRIN